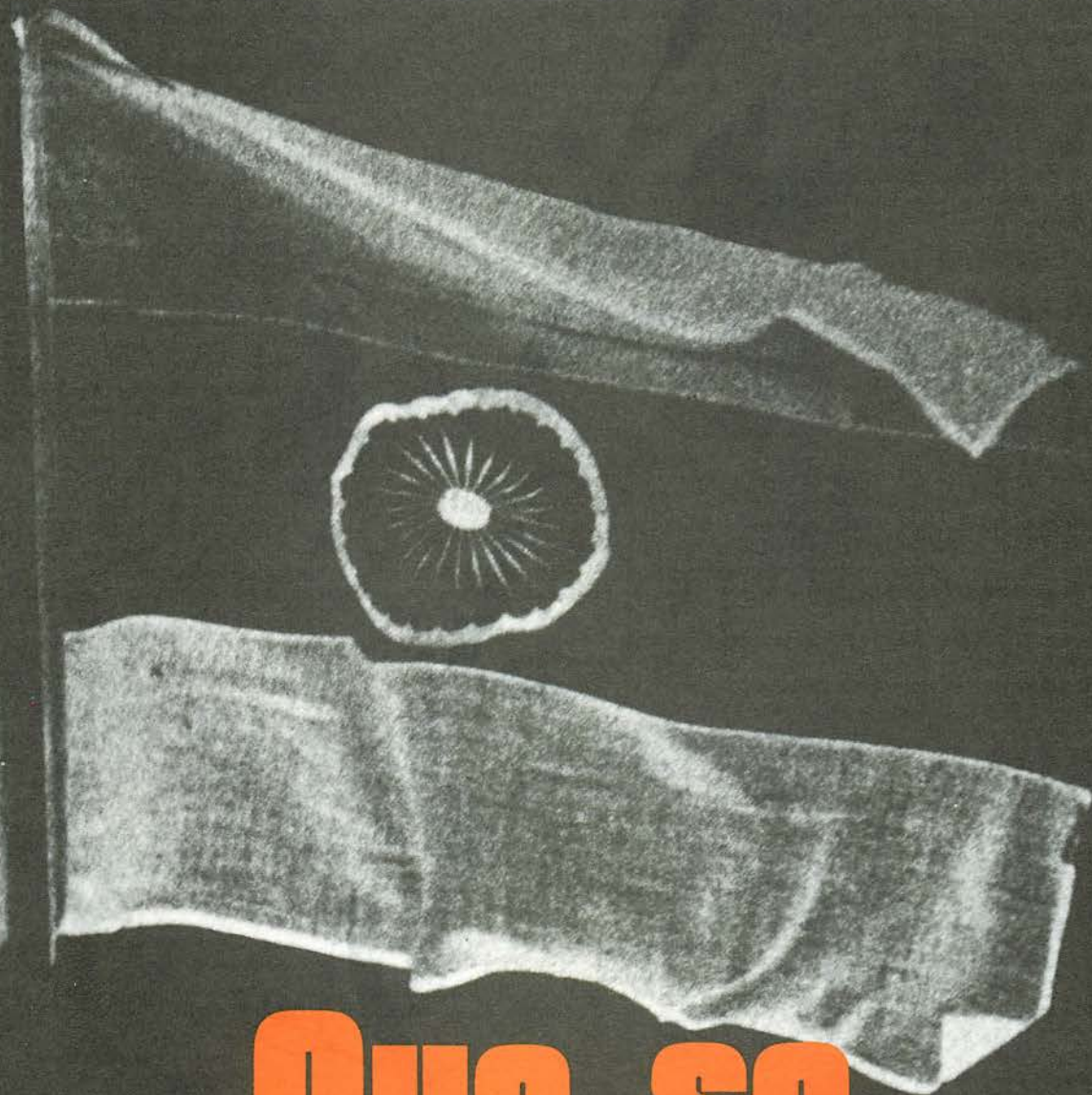


# TRIBUNE DE GAUCHE



**Que se  
passe-t-il  
en Inde ?**

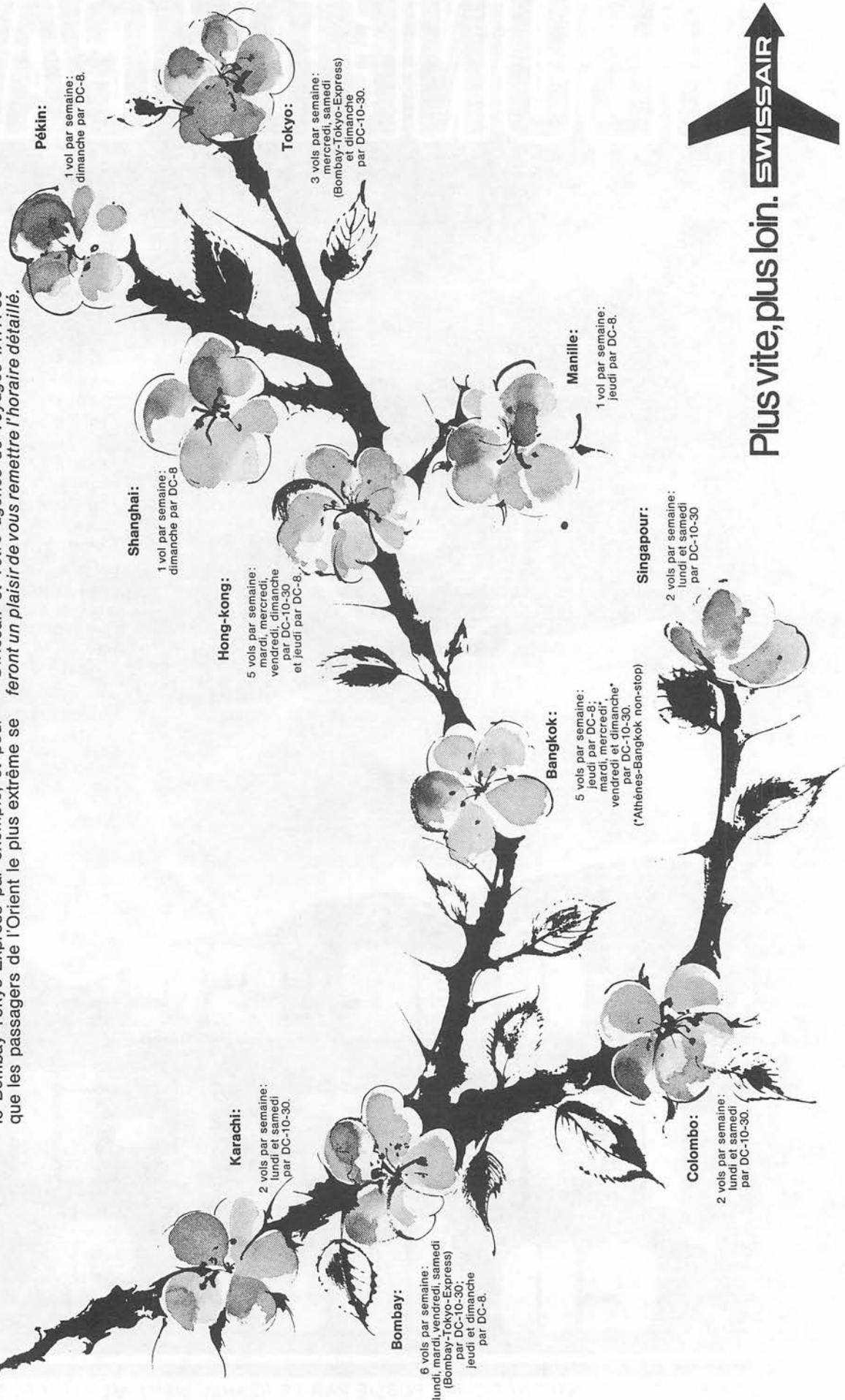
# Chez nous en Extrême-Orient.

Depuis peu Swissair dessert Shanghai et Pékin ce qui porte à 9 ses vols hebdomadaires vers l'Extrême-Orient.

7 d'entre eux s'effectuent en DC-10-30, comme le Bombay-Tokyo-Express par exemple, et pour que les passagers de l'Orient le plus extrême se

sentent vraiment chez eux avec Swissair, ce sont des hôtesses japonaises qui les reçoivent à bord. Toutes les autres sont des jeunes filles suisses bien de chez nous.

*Swissair et votre agence de voyages IATA se feront un plaisir de vous remettre l'horaire détaillé.*



## Karachi:

2 vols par semaine:  
lundi et samedi  
par DC-10-30.

## Bombay:

6 vols par semaine:  
lundi, mardi, vendredi, samedi  
(Bombay-Tokyo-Express)  
par DC-10-30;  
jeudi et dimanche  
par DC-8.

## Shanghai:

1 vol par semaine:  
dimanche par DC-8.

## Hong-kong:

5 vols par semaine:  
mardi, mercredi,  
vendredi, dimanche  
par DC-10-30  
et jeudi par DC-8.

## Pékin:

1 vol par semaine:  
dimanche par DC-8.

## Tokyo:

3 vols par semaine:  
mercredi, samedi  
(Bombay-Tokyo-Express)  
et dimanche  
par DC-10-30.

## Bangkok:

5 vols par semaine:  
jeudi par DC-8;  
mardi, mercredi,  
vendredi et dimanche\*  
par DC-10-30.

(\*Athènes-Bangkok non-stop)

## Manille:

1 vol par semaine:  
jeudi par DC-8.

## Singapour:

2 vols par semaine:  
lundi et samedi  
par DC-10-30.

## Colombo:

2 vols par semaine:  
lundi et samedi  
par DC-10-30.



Plus vite, plus loin. **SWISSAIR**



Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

**Responsable de la publication :**  
Jean-Jacques Odier.

**Rédaction et réalisation :**  
Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Noëlle Mariller, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth.

**Administration et diffusion :**  
Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

**Société éditrice :**  
Editions, théâtre et films de Caux S.A.

**Composition, tirage offset :**  
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

### ABONNEMENTS

Pour une année (12 numéros)

France : FF 32. Suisse : Fr. s. : 20.—.  
Belgique : FB 280. Canada : \$ 8.—. Autres pays par voie normale: FF 38 ou Fr.s. 24.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 45 ou Fr.s. 27.—.

**Prix spécial étudiants, lycéens :**  
FF 18 ; Fr. s. 12.— ; FB 170.

**Verser le montant de l'abonnement :**  
En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral 297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

En zone franc d'Afrique : par virement de 2250 francs CFA (abonnement d'un an par avion) ou 1900 F (par voie maritime) à toute succursale de la Société Générale. Libeller « Tribune de Caux - Société Générale, Annemasse. »

## Détente

L'histoire du mot « détente » est fort instructive. Pendant plusieurs siècles, ce fut d'abord un terme militaire, nous rappelle un officier ; c'est le nom de la pièce d'un fusil qui sert à faire partir le coup. « Le doigt sur la détente », dit-on.

Puis il y eut le domaine sportif. Un athlète, au moment de sauter ou de lancer le disque « fait montre d'une prodigieuse détente », écrivait un chroniqueur.

N'importe quel bureau de voyage aujourd'hui vous invite « au soleil et à la détente », ce sentiment de délassement où tout vous devient extérieur.

En ce XX<sup>e</sup> siècle, la « détente », c'est bien autre chose ; en principe, c'est la diminution de la tension internationale.

Alors que les chefs d'Etat du monde occidental se réunissent à Helsinki pour mettre un terme solennel à trente mois de négociations ardues et apposer leur signature au bas d'un document qui ne contraindra aucun Etat, de l'Est ou de l'Ouest, à quoi que ce soit de bien précis, sinon à « créer des con-

ditions favorables », il est bon de se rappeler les différentes significations de la « détente ».

Car les soldats des quelques 250 divisions qui se font face en Europe gardent le doigt « sur la détente » ; nombre d'hommes sont prêts à sauter, à détendre leurs muscles, pour gagner des points dans la bataille idéologique ; pendant ce temps, la plupart des Occidentaux s'adonnent à leur détente personnelle, souvent synonyme d'indifférence.

Ne convient-il pas de revenir à l'exemple historique de ce qui s'est passé après la guerre entre la France et l'Allemagne ? « Entre ces deux pays, faisait remarquer un diplomate à Genève, on a passé rapidement de la détente à l'entente. » Mais pour y parvenir il a fallu d'abord procéder à un bilan honnête du passé et être animé d'une conception claire de la tâche qui attendait les peuples d'Europe à l'avenir. Certains hommes ont évidemment tout engagé pour atteindre ce résultat. Quels sont ceux qui, après Helsinki, feront de même pour l'Europe de l'Est et de l'Ouest ?

## la ville en parle

## Mariage

En cette année où la femme s'attache à faire valoir ses droits et ses qualités face au monde des hommes, mon esprit fait instinctivement le rapprochement avec une réalité bien française.

Paris ressemble aux hommes, bourrés de projets et de plans, toujours prêts à énoncer des théories et à donner des ordres, satisfaits de se croire indispensables.

La province a les qualités de la femme. Réservoir de bon sens et de foi, elle garde les pieds sur la terre. Elle tient le ménage, élève les enfants, irrigue Paris de son inspiration et de ses forces.

Quand l'homme et la femme sentent qu'ils ont vraiment besoin l'un de l'autre, cela fait un ménage heureux.

*Un Français (Parisien)*

### DANS CE NUMÉRO

- 4 Que se passe-t-il en Inde ?
- 7 Chypre un an après
- 8 John Wesley révolutionnaire
- 10 A l'écoute des émigrés soviétiques
- 14 Impressions du Mozambique



Channer

## Etat d'urgence en Inde Comment en est-on arrivé là ?

par Russi Lala

C'est à Allahabad, au confluent des trois fleuves sacrés de l'Inde, que s'élève la maison familiale des Nehru, où Indira Gandhi a passé son enfance. Aujourd'hui encore, celle-ci se souvient des intrusions matinales de la police et de la commotion provoquée dans toute la maisonnée lorsque son père ou son grand-père étaient arrêtés et emmenés vers une destination inconnue. Pour la petite fille des années vingt, devenue aujourd'hui, à la suite de son père, premier ministre de l'Inde, c'étaient alors les temps forts de la lutte pour l'indépendance.

Le 27 juin dernier, aux petites heures du jour, de nombreuses maisons de l'Inde indé-

pendante connurent à leur tour l'intrusion de la police. Sur les ordres de M<sup>me</sup> Gandhi, une centaine de dirigeants de l'opposition et six cents autres personnalités de second rang furent les victimes d'un vaste coup de filet. En cinquante ans, la roue du destin avait opéré un tour complet.

Deux décisions judiciaires se trouvent à l'origine de cette vague d'arrestations des chefs politiques indiens. La première, prise par la Haute Cour d'Allahabad, déclarait M<sup>me</sup> Gandhi coupable de malversations électorales. La deuxième résulte de l'appel que le premier ministre interjeta auprès de la Cour suprême fédérale. Le seul juge qui

siégeait à ce moment-là préféra prononcer un verdict provisoire, autorisant M<sup>me</sup> Gandhi à conserver ses fonctions de chef de gouvernement, mais restreignant son droit de vote au Parlement, le jugement définitif devant être rendu par la Cour suprême au complet après examen minutieux du dossier.

### « Déchirée entre les pressions et la sagesse »

Face à ce verdict, M<sup>me</sup> Gandhi avait le choix entre deux marches à suivre : ou bien se retirer temporairement jusqu'à ce que soit publié le jugement définitif, avec l'espoir qu'il lui serait favorable ; ou bien rester à son poste et faire face à une vague de protestations réclamant sa démission. Une telle effervescence aurait rendu pratiquement impossible le fonctionnement du parlement ; c'est donc pour prévenir la violence et les troubles qu'elle décida de passer à l'offensive en mettant sous les verrous toutes les têtes des partis d'opposition non communistes. D'un naturel combatif, elle a préféré le sacrifice de la démocratie aux risques de désordres et à la perte de son poste. Ce faisant, elle a également perdu l'appui d'un des avocats les plus célèbres du pays, M. Nani Palkhivala, qui avait présenté son appel à la Cour suprême. D'autre part, deux jours avant de déclencher les arrestations, elle avait limogé le directeur du ministère de l'Intérieur et le chef des services secrets indiens, qui l'auraient sans doute l'un et l'autre dissuadée de recourir à la manière forte.

Il faut rendre cette justice à M<sup>me</sup> Gandhi qu'elle avait bel et bien envisagé la première solution, c'est-à-dire de se retirer temporairement en faveur du ministre de la Défense, M. Swaran Singh. Mais elle se heurta au refus du doyen de son gouvernement, le très influent Jagjivan Ram. Comme le disait un premier ministre provincial, M<sup>me</sup> Gandhi s'est alors trouvée déchirée « entre les pressions et la sagesse ». Les pressions l'emportèrent.

Au sein même de son parti, deux groupes insistaient pour qu'elle reste à son poste. Le premier était composé de ceux qui craignaient qu'en son absence le parti ne se désintègre, beaucoup d'entre eux étant d'ailleurs attachés au pouvoir surtout par les avantages personnels qu'ils en tiraient. Ils appréhendaient en outre de voir l'ensemble du parti du Congrès affaibli par le départ de son leader et condamné à la défaite aux prochaines élections. Or certains des dirigeants du Congrès ne veulent à aucun prix passer dans l'opposition, de peur que leurs malversations ne soient l'objet d'une enquête dont les résultats seraient révélés à



l'opinion. Si l'opposition actuelle s'emparait du pouvoir, une centaine de « Watergate » malodorants remonteraient à la surface. Les bailleurs de fonds du parti se rangent dans ce groupe de pression et l'un d'eux, un ministre influent, à qui je demandais récemment si le parti envisageait sérieusement une réforme électorale, me répondit : « Croyez-vous que nous allons faire quoi que ce soit qui détruise nos chances de rester au pouvoir ? »

Le second groupe d'hommes prêts à tout mettre en œuvre pour maintenir M<sup>me</sup> Gandhi à la tête du gouvernement est composé des dirigeants du parti communiste prosoviétique, allié de la majorité, et de ses « compagnons de route » au sein même du parti du Congrès.

En Inde en effet, la stratégie communiste passe par la prise du pouvoir à la faveur d'une coalition avec M<sup>me</sup> Gandhi. D'où les efforts déployés pour isoler celle-ci des autres partis d'opposition. Ce sont ces mêmes communistes et leurs alliés au sein du parti du Congrès qui ont jeté l'huile sur le feu en attaquant farouchement le principal adversaire de M<sup>me</sup> Gandhi, J. P. Narayan, un éminent socialiste, vétéran de la vie politique indienne. Car plus M<sup>me</sup> Gandhi s'aliène les autres partis, plus elle se rend dépendante des communistes prosoviétiques. Ainsi, tout en se déclarant déterminée à restaurer les droits démocratiques et tout en soulignant le caractère temporaire des mesures d'exception, elle risque d'être forcée par la logique des événements et l'encouragement des communistes à franchir une étape après l'autre dans la direction opposée, jusqu'au point où elle ne pourra plus se dégager de la trappe dans laquelle elle se sera enfermée elle-même.

### Conflit de personnalités

Pourtant, en neuf années d'exercice du pouvoir, elle a remarquablement conduit sa politique extérieure, surtout au moment de la crise du Bangladesh. Mais sur le front intérieur, après avoir privé les anciens princes de leur allocation annuelle et nationalisé les banques, elle se trouva rapidement à court de mesures spectaculaires à prendre. Elle avait atteint l'apogée de sa carrière en février-mars 1972 lorsque, après la victoire de ses armées au Bangladesh, elle avait remporté les élections dans la quasi totalité des Etats de l'Inde. Elle tenait alors le pays dans le creux de sa main et c'est à ce moment qu'elle aurait dû s'attaquer aux problèmes économiques et moraux de la nation et opérer un bon nettoyage de son administration. Mais ses efforts furent sporadiques et leurs



Channer

### Le peuple indien aura-t-il le dernier mot ?

résultats décevants. Superbe face au défi, en deçà ou au delà des frontières, elle est apparue dans la victoire immobile, presque perdue.

Gracieuse et pleine de charme, M<sup>me</sup> Gandhi, qui vient de franchir le cap des 57 ans, est, selon un de ses collaborateurs, une « personnalité très complexe ». Vis-à-vis de l'opposition, par exemple, elle a toujours su se montrer polie, patiente, et prêter une oreille attentive à ses porte-parole, mais elle a rarement, que l'on sache, suivi la moindre de leurs suggestions. De son côté, l'opposition a toujours refusé l'aide que lui demandait M<sup>me</sup> Gandhi, de sorte que cette dernière n'a jamais pu l'inclure dans certains choix politiques fondamentaux ni dans les grands projets nationaux qu'elle lançait.

Il aura fallu la campagne déclenchée il y a un an contre la corruption par J. P. Narayan, malgré son âge avancé et sa mauvaise santé, pour que les forces d'opposition se rallient sous un même parapluie en vue de détrôner le tout-puissant parti du Congrès. Alors l'inamovible M<sup>me</sup> Gandhi se heurta de plein fouet à l'irrésistible « J. P. ».

Le conflit entre ces deux personnalités donne la mesure de la crise que le jugement de la Haute Cour a fait éclater au grand jour. Dans une biographie récente de « J. P. », un chroniqueur politique évoque les liens d'amitié entre les familles de M<sup>me</sup>

Gandhi et de « J. P. », puis le refroidissement qui a suivi. La femme de « J. P. » était en effet l'amie intime et la confidente de la mère d'Indira Gandhi, dont elle se sentait plus proche que du reste de la famille Nehru, qu'elle trouvait beaucoup trop occidentalisée. Ainsi, au cours de ces dernières années, M<sup>me</sup> Gandhi avait-elle souvent cherché conseil et inspiration auprès de « J. P. ». « Mais la façon dont elle concevait l'aide d'amis, précise le chroniqueur, était très personnelle. Elle donnait l'impression d'identifier la survie du pays à la sienne propre. Au début, elle semblait avoir suscité en lui le désir de l'aider, mais peu à peu il se mit à douter de sa sincérité. »

La rupture eut lieu l'an passé. Dans un éclat de colère, M<sup>me</sup> Gandhi dénonça un jour ceux qui « prennent l'habitude de donner des conseils d'ordre moral tout en vivant luxueusement aux frais de riches industriels ». Ces paroles visaient très nettement Jayprakash Narayan et la nation entière l'a compris ainsi.

Un homme dont la réputation est fondée sur l'intégrité ne pouvait qu'être blessé par une telle attaque. « J. P. » écrivit à M<sup>me</sup> Gandhi une lettre personnelle dans laquelle il soulignait combien cette accusation l'avait fait souffrir. Tout en répondant qu'elle ne l'avait pas mis en cause nommément, elle ne cessa pas pour autant ses attaques.

Ce sont les communistes et leurs alliés, plus que la fraction traditionnelle du parti du Congrès, qui intensifièrent alors la campagne contre « J. P. » et contribuèrent à élargir le fossé entre les deux dirigeants.

M<sup>me</sup> Gandhi est poussée par deux forces principales : sa soif de pouvoir et sa peur que quelqu'un ou quelque chose ne vienne se mettre en travers de sa route. Elle est obsédée à l'idée d'un attentat contre sa personne, à tel point que lorsque le ministre des Chemins de fer fut assassiné en janvier dernier, elle se persuada que c'était en fait elle qui était visée. Lors de l'assassinat du Mahatma Gandhi, elle était déjà assez proche des milieux dirigeants pour en avoir ressenti le choc personnellement. Or le groupement politique — et l'idéologie qu'il représente — qui était à l'origine de ce meurtre existe toujours.

### Le tribunal ou les urnes ?

En 1969, cela avait été déjà toute une affaire pour Indira Gandhi de s'attaquer à la vieille garde du parti du Congrès et de se débarrasser d'elle. Faire face aujourd'hui à une opposition déchaînée et à ses fanatiques est une entreprise d'une autre envergure, surtout quand cette opposition est menée par une figure aussi respectée que « J. P. ». Le geste imprudent de M<sup>me</sup> Gandhi a mis en marche un processus qui risque, en fin de compte, de lui coûter la vie.

N'ayant aucun moyen de fournir des preuves de ses accusations, elle ne peut pas se contenter de dire qu'elle est en présence d'une « vaste conspiration » et elle ne gagne rien auprès de ses compatriotes en leur faisant savoir que les dirigeants emprisonnés sont bien traités. Si par exemple « J. P. », qui souffre du cœur, devait mourir en prison ou entamer une grève de la faim jusqu'à ce que mort s'ensuive, elle risquerait fort de se retrouver avec une révolution sur les bras. « J. P. » et Morarji Desai — l'ancien vice-premier ministre dont elle s'est défaite en 1969 et qui se retrouve aujourd'hui en prison — sont l'un et l'autre des disciples assez proches de Gandhi pour se laisser mourir de faim. C'est pourquoi, au point où en sont les choses, il est difficile de dire si un pont peut encore être jeté par-dessus le fossé qui sépare Indira Gandhi de ces hommes. Car les pressions qui s'exercent sur elle n'ont pas diminué et plus la confrontation dure, moins grandes seront les chances de parvenir à un compromis. Les divergences qui séparent M<sup>me</sup> Gandhi de ses adversaires ne sont d'ailleurs pas particulièrement nettes. On trouve de part et d'autre des arguments valables. Du côté de l'opposition, on cherche à obtenir

d'un tribunal ce que l'on n'a pas obtenu par les urnes et bien des mains qui trempent dans cette affaire sont loin d'être immaculées, même si « J. P. » et Morarji Desai sont des hommes intègres. Comment alors prévoir ce qui va se passer ?

### Ne pas laisser tarir la foi dans la démocratie

A cause de cette vague d'arrestations, et même si M<sup>me</sup> Gandhi sortait victorieuse du tribunal, elle continuerait d'avoir la vie dure : ses adversaires l'accusent en effet d'avoir nommé ses amis à la Cour suprême. De plus, en cas d'échec, son entourage politique se tournerait vers une « cour plus haute encore : le verdict du peuple ». Mais il n'est pas dit que le peuple aura de sitôt l'occasion d'exprimer aux urnes son propre jugement à l'égard du premier ministre.

A la crise politique proprement dite est venue s'ajouter une crise de confiance dans les institutions démocratiques indiennes. Pour avoir manipulé le processus de nomination des juges, M<sup>me</sup> Gandhi a affaibli la confiance du peuple dans la Cour suprême. Pour avoir contre-attaqué comme elle l'a fait, elle a interrompu le fonctionnement normal de la démocratie parlementaire, malgré la convocation des Chambres fixée au 21 juillet. Quant aux élections anticipées (les élections devraient avoir lieu normalement en février 1976), l'opposition ne croit guère que M<sup>me</sup> Gandhi veuille les provoquer, l'organisation d'élections étant de toute façon problématique tant qu'elle assume des pouvoirs dictatoriaux.

Il reste à espérer qu'une solution peut être trouvée. Il est évident que la démocratie indienne laissait à désirer dans bien des domaines, sauf peut-être celui de la liberté d'expression, qui était entière. Les racines de la démocratie sont profondes dans notre pays et le patriotisme du peuple saura survivre à ces moments sombres. Pourtant, la liberté a son prix. Alors que des nuages pesants menacent le sous-continent, peut-être que les Indiens qui prenaient trop les choses pour acquises seront prêts à payer ce prix. Car l'Inde pâtit aujourd'hui d'années entières de compromissions en affaires, dans le système d'enseignement et en politique.

Tandis que s'éteint le phare de la liberté en Asie du sud-est et chez notre voisin le Bangladesh, il faut souhaiter que les Indiens ne laisseront pas tarir dans leur cœur la foi dans « la plus grande démocratie du monde » et que leur qualité de vie et leur sens de responsabilité permettront à cette foi de devenir réalité.

*Russi Lala*

PARIS

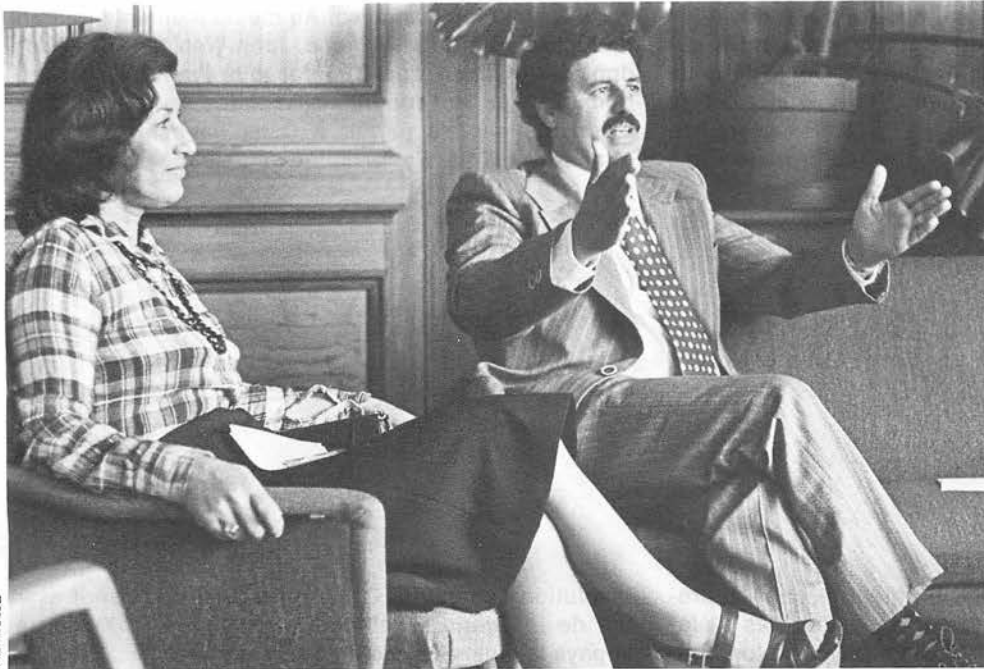
# HOTEL PLAZA ATHÉNÉE



★★★★

25, AVENUE MONTAIGNE  
PARIS 8<sup>e</sup> - 359-85-23

# DANS LA MÊLÉE



M. et Mme Spyros Stephou

## CHYPRE, UN AN APRÈS

### « Le chemin de la réconciliation reste encore ouvert... »

*Spyros Stephou, inspecteur des douanes à Nicosie, et sa femme Maroulla ont raconté à Caux les expériences qu'ils ont vécues lors des tragiques heures de l'intervention turque à Chypre il y a un an.*

*Jusqu'à présent, les espoirs mis dans la diplomatie des Nations Unies se sont révélés vains, même si l'action de la communauté internationale a évité le pire, permettant notamment à 200 000 réfugiés de survivre. L'Europe ne s'est pas montrée à la hauteur des espérances que plaçait en elle la Grèce redevenue démocratie. Quant à la Turquie, longtemps brimée à Chypre, sa situation politique intérieure et l'état de tension qui caractérise ses rapports avec les Etats-Unis l'empêchent de faire le geste que l'on attend d'elle pour éviter une détérioration plus grave de la situation. En rendant Famagouste, comme gage de bonne volonté, les Turcs redonneraient aux Chypriotes des deux communautés la confiance qui leur échappe*

*peu à peu pour reconstruire un avenir qui ne peut être que commun. (Réd.)*

A 4 h. 45, au matin du 20 juillet 1974, le téléphone sonne. « Comment, vous dormez encore ? dit la voix angoissée au bout du fil ; les parachutistes turcs descendent sur Nicosie ! » Nous précipitant à la fenêtre, nous restons stupéfaits, pétrifiés : douze avions géants, tournoyant au-dessus de la ville, larguent des centaines de parachutistes. Ni ma femme ni moi n'avons pu dire un mot jusqu'à ce que le dernier avion ait disparu à l'horizon. Ainsi donc, elles étaient bien vraies toutes ces rumeurs qui faisaient état d'une invasion imminente !

Quelques minutes plus tard, mes deux beaux-frères, leurs femmes et trois enfants arrivaient chez nous, n'ayant pour tout bagage que des couvertures. Des parachutistes avaient atterri à quelques mètres de leur maison. Pendant deux jours et deux

nuits, nous nous sommes tous serrés au corridor, au centre de la maison, endroit qui nous paraissait le moins exposé aux éclats d'obus et de bombes.

La deuxième partie de l'invasion fut cruelle et sans pitié. Les blindés turcs progressèrent à l'est de Nicosie vers Famagouste, et à l'ouest vers Morphou, détruisant tout sur leur passage. Des avions déversaient leur chargement de bombes sur Nicosie. Notre maison se trouve non loin du quartier général de la police, de la station de Radio-TV et du service des Eaux. Pour chaque bombe qui visait ces objectifs, il semblait qu'une autre tombait à côté, détruisant une maison et sapant notre résistance. Deux bombes ont explosé à 200 m. de chez nous, faisant voler en éclat vitres et portes, détruisant même quelques meubles.

### Transis, mais vivants

A Famagouste, l'arrivée des Turcs, précédée de violents bombardements, mit en fuite toute la population. Ma femme et moi y avons de nombreux parents. Pendant quelque temps nous n'eûmes aucune nouvelle d'eux. Un peu plus tard, nous les trouvions non loin du front, groupés sous des arbres, transis, assoiffés, affamés, mais vivants. Le fils de ma sœur n'eut pas la même chance. Il était soldat, et nous n'avons plus jamais eu de nouvelles de lui. Mort sans doute.

Cette invasion en deux phases nous a complètement désorientés, mettant à terrible épreuve notre résistance nerveuse.

Peu à peu, nous nous sommes repris ; mais nous étions cependant prêts à suivre ceux de nos compatriotes qui faisaient porter la responsabilité des événements sur les Américains, les Anglais, la CIA, les colonels d'Athènes, etc., prêts à crier ces slogans qui enflamment si facilement les Chypriotes. A ce moment-là, nous avons fait silence, nous souvenant de tout ce que nous avons appris par le Réarmement moral. La guerre se poursuivait, en dépit du cessez-le-feu signé à New York. Mais désormais, nous sommes nous dit l'un à l'autre, nous demanderons sincèrement à Dieu quelle doit être notre conduite.

Une nuit, une fusillade éclata, suivie de coups de mortiers. Les rumeurs allaient bon train que les Turcs donneraient bientôt l'assaut à Nicosie ; tous nos voisins s'étaient levés et étaient venus discuter près de chez nous, se demandant s'ils ne devraient pas fuir vers les montagnes. On voulut savoir ce que j'allais faire. Après un instant de silence, je répondis : « Je vais me coucher. » Chacun suivit mon exemple, et en fut bien content le lendemain matin !

(SUITE PAGE 14)



Le début du XVIII<sup>e</sup> siècle voit apparaître, à quelques années de distance, plusieurs figures marquantes qui vont façonner, chacune à sa manière, l'avenir de deux grandes puissances de l'époque, l'Angleterre et la France. Voltaire vivra de 1694 à 1778, Rousseau de 1712 à 1778 ; leurs idées inspireront les protagonistes

de la Révolution française. Au même moment apparaît, de l'autre côté de la Manche, John Wesley (1703-1791), dont Garth Lean décrit ci-dessous l'influence exceptionnelle sur les conditions sociales de son époque. L'écrivain anglais parlait à Caux dans le cadre des conférences qui s'y tiennent actuellement.

# John Wesley révolutionnaire

*par Garth Lean*

Les étrangers qui visitaient l'Angleterre dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle ne tarissaient pas d'éloges sur la liberté qui y régnait. « Le pays le plus libre du monde », écrivait Montesquieu. Voltaire, qui y habita de 1726 à 1728, soulignait le contraste avec la France : « Ici, écrit-il, pas d'impôt arbitraire ; les nobles et les prêtres ne sont pas exempts de taxe... »

Et pourtant, sous la surface, les choses n'étaient pas aussi belles qu'elles le paraissaient. Pour l'historien Harold Nicolson, « c'était une époque de désordre moral : les politiciens étaient corrompus, les ecclésiastiques sans discipline, les classes moyennes ne songeaient qu'à gagner de l'argent, le peuple était permissif, les gens souvent ivres et brutaux ». Un autre historien, Marlowe, écrit : « La corruption qui caractérisait la vie politique était la contre-partie de la grossièreté et du libertinage qui se manifestaient dans la vie sociale de la classe dirigeante. Il s'y ajoutait quelque chose de pire encore que la corruption : les dirigeants étaient sans cœur. Moralement, il n'y avait guère de différence entre le comportement social et politique des aristocrates anglais et celui de leurs pairs français d'avant la Révolution. »

Le manque de cœur ne caractérisait pas seulement l'aristocratie ; il s'étendait à d'autres couches de la population. Dans les relations commerciales, la traite des noirs jouait un rôle capital. Et dans les usines du nord de l'Angleterre, témoins de l'essor suscité par la première révolution industrielle, on trouvait des enfants au travail, de douze à quatorze heures par jour. Recrutés dans les grandes cités, ils étaient amenés sur place par péniches entières... Tout un système de théories économiques expliquait et justifiait de tels scandales.

On peut se demander comment il se fait qu'il n'y ait pas eu de révolution sanglante en Angleterre. La réponse est claire : parce qu'il s'y produisit une révolution de l'esprit qui mit en marche les réformes nécessaires plus rapidement que n'aurait pu le faire une

révolution sanglante. Cette révolution de l'esprit avait fait de la Grande-Bretagne, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le pays le plus réformiste de son époque.

---

## Au cœur des masses

---

Tout commença par John Wesley, un simple pasteur qui, dans l'optique de certaines idées d'aujourd'hui, n'aurait jamais vu le jour : il était le quinzième enfant de sa mère, et celle-ci était le numéro 25 de sa propre famille ! Wesley fut, dès ses études à Oxford, un homme brillant et courageux ; il parlait l'hébreu et l'arabe couramment, en plus du latin, mais rien n'indiquait en lui un destin de révolutionnaire. En son âme et conscience, il souhaitait changer les hommes et les événements ; mais plus il s'y efforçait, moins les résultats étaient probants. C'est qu'il voulait bien être au service de Dieu, mais à sa manière ; l'idée que l'Esprit saint pût lui donner des directives lui était totalement étrangère. Il répondait assez bien à la définition que donnait un jour Frank Buchman de certains activistes chrétiens : « Ils s'efforcent, leur vie durant, d'éviter de tomber dans le péché ; peut-être y parviennent-ils, mais Dieu qu'ils sont ennuyés ! »

Puis, un jour, il fut touché par l'Esprit. Un changement radical se produisit en lui. Wesley se mit à faire ce qu'il avait refusé jusque-là : aller au cœur des masses. Il ne se rendait pas compte qu'il était sur le point de déclencher la plus grande révolution de l'histoire de son pays. D'innombrables ouvrages ont été consacrés à cette extraordinaire épopée. Mais disons en bref que durant les cinquante années qui suivirent, Wesley parcourut à cheval quelques 380 000 km, sillonnant l'Angleterre d'un bout à l'autre (il fut d'ailleurs, à son époque, la seule personnalité importante à se rendre dans les coins les plus reculés du



pays). Partout, il s'adressait au peuple, lui apportant le message de l'Évangile dans toute sa force et sa pureté.

Inutile de dire qu'il connut les persécutions. Des maisons où ils séjournait furent brûlées, il fut à plusieurs reprises attaqué physiquement et même parfois assommé. Pire, tous les évêques anglais lui étaient hostiles, de même que la quasi totalité des milieux dirigeants de son époque.

Tout cela ne l'empêcha pas de poursuivre son apostolat et de prendre le plus grand soin des gens qu'il rencontrait. Il ne se contentait pas non plus de parler de l'Évangile ; il s'exprimait avec force sur des questions brûlantes. C'est lui qui mit l'Angleterre au défi d'abolir la traite des noirs. Ce fut un beau scandale ! Il devint ainsi la personnalité la plus connue et la plus controversée de son époque.

Quand il mourut, 700 personnes étaient engagées à plein temps dans la même activité que la sienne. Plusieurs d'entre elles furent assassinées, de nombreuses autres furent blessées... et elles travaillaient toutes sans salaire. « Combien voulez-vous donc donner à ces gens pour qu'ils fassent ce type de travail », devait-il remarquer un jour avec humour. « Ce qui importe, c'est qu'ils soient prêts à affronter la prison et la mort. »

Le résultat de tout cela ? Un historien l'a résumé en ces termes : « Les égoïstes se mirent à penser aux autres, les mécontents retrouvèrent la joie, les ivrognes la sobriété, les débauchés la discipline, les menteurs la vérité, les voleurs l'honnêteté et les orgueilleux l'humilité. »

Mieux encore, me semble-t-il, bien des gens qui vivaient en songeant avant tout à leurs aises devinrent des révolutionnaires.

---

## Deux tâches gigantesques

---

L'un de ceux-ci fut William Wilberforce (1759-1833). C'est lui qui reçut la dernière lettre écrite par John Wesley avant sa mort. Il avait tout pour lui : il était riche, beau garçon, l'enfant chéri de « l'establishment » de son époque. C'était le meilleur orateur au parlement ; au surplus, l'ami intime de William Pitt, un autre homme de talent qui devint premier ministre à l'âge de 24 ans ! Les deux hommes logeaient d'ailleurs ensemble dans la maison de Wilberforce et celui-ci paraissait tout désigné pour parvenir au faite des honneurs.

Puis il changea complètement. Comme Wesley, Wilberforce décida de consacrer sa vie à ce que Dieu lui demanderait — et de ne faire que cela. Dans son recueil de méditations quotidiennes, il écrivit un jour : « Durant ces premières années au parlement, je n'ai rien fait — rien de bon. Ma seule préoccupation a été ma propre place... » Et il ajouta : « Le Dieu tout-puissant m'a placé maintenant devant deux grandes tâches : la suppression de la traite des noirs et la réforme des mœurs en Angleterre. »

Bientôt il réunit autour de lui un groupe de parlementaires de tous partis qui avaient connu dans leur vie un changement semblable au sien. Une dizaine d'hommes en faisaient partie ; ils pouvaient compter généralement sur l'appui de trente ou quarante autres. Parmi eux, des écrivains, des administrateurs, des ecclésiastiques.

---

## « Le dangereux marquis »

---

Il leur fallut vingt ans pour atteindre leur premier objectif : la suppression du trafic des esclaves. Ce furent des années difficiles. Wilberforce et ses amis risquèrent tout. Le roi était opposé à leurs vues, ce qui leur enlevait toutes chances d'être nommés à des postes importants. Ils se heurtaient aux intérêts de « l'establishment » et à ceux des milieux commerciaux. Lord Nelson, le fameux amiral, disait partout que mettre fin au commerce des esclaves affaiblirait la marine britannique. Un autre amiral, Lord St. Vincent, allait bien au cœur du problème quand il déclara dans un débat à la chambre des Lords que « les structures mêmes de la société anglaise s'effondreraient si on laissait la notion de droits abstraits s'introduire dans un domaine ou un autre ! » Wilberforce et ses amis faisaient prévaloir au contraire que « ce qui est moralement faux ne peut être politiquement juste ».

Dans ce grand et dramatique débat, Wilberforce put compter sur l'appui des centaines de milliers de personnes dont la vie avait été réorientée sous l'influence de Wesley et de ses compagnons. C'est là qu'il trouva les fantassins de sa campagne. En fin de compte, le poids de l'opinion publique ainsi réveillée fit pencher la balance au parlement.

Après Wilberforce, d'autres portèrent le combat, au nom des mêmes principes, dans d'autres directions. L'un des plus connus est Lord Shaftesbury, « le dangereux marquis », qui vivait à Londres non loin d'un autre homme appelé à jouer un rôle dans l'histoire, Karl Marx. Tous deux étaient des observateurs pénétrants des injustices suscitées par la révolution industrielle. Mais alors que Marx s'appropriait à en résumer les conclusions dans sa théorie de la lutte des classes, Shaftesbury, à l'instar de Wilberforce, résolut de risquer sa carrière politique et sa réputation pour modifier le sort des enfants travaillant dans les usines et les mines. C'est à son action que l'on doit les premières mesures législatives prises dans ce domaine.

Plus tard, ce sont encore des hommes agissant dans la perspective de ce qu'ils avaient appris de Wesley et de ses disciples qui furent à l'origine des premières associations professionnelles d'où surgirent les syndicats ; le fondateur du mouvement travailleur, Keir Hardie, se réclamait lui aussi de la même ligne de pensée.

L'Angleterre était entrée dans une étape nouvelle de son histoire.



## A L'ÉCOUTE DES ÉMIGRÉS SOVIÉTIQUES

### Le défi aux deux mondes

Un journaliste norvégien nous a remis quelques réflexions écrites après de multiples rencontres avec des réfugiés soviétiques, hommes de foi, qui ont fui leur patrie pour les raisons que l'on sait.

Ces rencontres n'ont pas été sans influencer profondément la pensée de ce Scandinave, un homme lui aussi engagé dans une bataille spirituelle qu'il délimite en citant Dostoïevsky : « Ici le diable lutte avec Dieu, mais le champ de bataille est le cœur humain. »

Les événements mondiaux actuels donnent un certain relief à la prophétie d'Alexandre Soljénitsyne : « Encore deux ou trois de ces glorieuses décennies de coexistence pacifique et l'Occident disparaîtra de la surface de la terre. » A moins que des facteurs inattendus n'apparaissent sur la scène internationale, estime le journaliste norvégien, l'avance de l'athéisme, de la violence et des forces de destruction ne fera qu'augmenter.

S'interrogeant sur ce que pourraient être ces « facteurs inattendus », l'auteur s'est mis à l'écoute de ces écrivains soviétiques, de ces hommes qui ont souffert dans leur chair pour leurs convictions et qui, maintenant, cherchent à réveiller en Occident des forces vives qui sommeillent.

Première constatation importante : la peur qui enserrait depuis si longtemps comme un carcan l'âme du peuple russe a commencé à disparaître. En dépit des transferts fréquents dans des « asiles psychiatriques » de fonctionnaires ou de cadres intellectuels, en dépit du pouvoir immense du KGB, le seul fait que des écrivains aient pu enfin exprimer leurs doutes sur les finalités de la société communiste semble prouver que, depuis deux ans, un changement de mentalité s'est fait jour.

Ceci est confirmé par les rapports d'un savant allemand, qui écrit après quelques mois passés en Union soviétique : « La peur n'est plus l'élément dominant. L'opposition ouverte de mouvements comme ceux des « Droits de l'homme » n'est que le sommet de l'iceberg ; en-dessous, existe un fort cou-

rant d'opposition... Un mouvement de libéralisation spontanée semble se développer de manière irréversible ; une telle évolution aurait été inimaginable il y a peu de temps encore. Ce processus a pourtant un aspect négatif en ce sens qu'il conduit à un doublement de la personnalité entre ce qui est officiel et ce qui est privé, entre ce qu'on écrit et ce qu'on dit, entre les paroles et les actes. Pour beaucoup de Russes, cette attitude engendre un certain cynisme. »

« En général, poursuit le Norvégien, on constate une soif profonde de valeurs fondamentales et d'un contenu spirituel à l'existence ; c'est particulièrement vrai chez les intellectuels mais aussi parmi les jeunes. Un nouveau livre entièrement consacré aux liens existant entre la religion et la jeunesse sort de presse cet été en URSS et confirme cette impression. Son titre est encore provisoire : « A la recherche d'un héritage spirituel ; la lutte de la religion pour la jeunesse ».

#### Une révolution des âmes

« Quant à l'anticommunisme qui anime tant de gens en Occident, affirme l'auteur norvégien, j'ai pu me rendre compte, grâce aux contacts que j'ai eus avec ces émigrés soviétiques, à quel point il était tragiquement inefficace. Il est, en fait, motivé par une peur qui nous aveugle sur les changements dont notre société a besoin. Cette peur bloque toute créativité, empêchant d'élaborer des réponses constructives au défi du communisme, et de lancer aux communistes eux-mêmes le défi dont ils ont besoin, alors que précisément leur empire repose sur la peur. »

Maximov a écrit : « L'homme qui nie Dieu et les valeurs morales ne perd pas seulement tout sens de ce qui est bon et vrai, il est infiltré par le mal. Les hommes du mal sont ceux qui lancent délibérément assaut sur assaut pour détruire ce qu'il y a d'innocent et de bon dans l'homme. »

« Cette réalité-là, souligne l'observateur scandinave, les réfugiés qui viennent de l'Est en ont fait l'expérience, tant dans leur corps que dans leur âme. La philosophie de Hitler, Goebbels et Cie était une idéologie satanique qui transformait les hommes en bêtes. Les personnages évoqués dans *L'archipel du Goulag* ne sont-ils pas le reflet de ce que créent le mensonge et le mal érigés en systèmes ? »

Maximov écrit encore ceci : « Le moment est arrivé où nous devons à nouveau appeler par leurs noms le mensonge, la violence et la tyrannie, quelles que soient leurs couleurs — noire, brune ou rouge... L'homme ordinaire doit se rendre compte que son silence n'est rien d'autre qu'une participation tacite à la violence qui règne dans le monde et que s'il n'a pas le courage de parler et de s'élever contre elle, cette violence d'aujourd'hui l'enterrera demain... Nous ne devons jamais chercher à changer des systèmes totalitaires en nous servant de la violence. Ce serait une erreur fatale et irréparable. Mais nous pouvons et nous devons nous attacher à transformer le système par des prises de position morales sans compromis face aux infamies, face aux crimes... Les intellectuels russes contemporains rejettent clairement l'extrémisme politique ; si nous voulons un extrême, que celui-ci soit d'ordre moral. Nous refusons la guerre, sauf une guerre ouvertement déclarée dans le domaine de l'éthique. Nos principes nous interdisent de mener une révolution au sens habituel de ce terme, mais nous sommes par contre prêts à participer activement à une révolution des âmes. Tel est notre point de vue. Telle est notre déclaration de foi. »<sup>1</sup>

« Qu'on ne s'y méprenne pas, déclare sur ce point Soljénitsyne : une révolution morale n'est pas simplement une révolution de la morale, elle est une révolution à l'intérieur de la société, elle est un changement révolutionnaire du système social, non par des moyens techniques mais par des méthodes spirituelles... Si, comme dans les légendes du passé, il faut traverser la vallée de la mort pour trouver des forces surnaturelles, alors nous pouvons dire aujourd'hui que la Russie a traversé cette vallée-là et qu'elle est maintenant prête à écouter la voix de Dieu. »<sup>2</sup>

« Ne faites pas attention à la politique mais obéissez à votre conscience. La politique

<sup>1</sup> « Pour une révolution des âmes », Die Welt, Hamburg (traduit de l'allemand).

<sup>2</sup> Extraits d'une conversation avec Janis Sapiets, à l'issue de la conférence de presse à Zurich où Soljénitsyne annonça la publication de *Voix sous les décombres*. (Notes and Topics, Londres).





Ringier

Alexandre Soljénitsyne, avant son exil

change de jour en jour, les idéaux d'un homme et sa conscience ne doivent jamais, jamais changer. » (Rostropovitch, parlant après un concert donné à Tel-Aviv en mai 1975).

« Nous qui vivons aujourd'hui devons apprendre à être responsables de tout ce qui se passe sur terre, du bien comme du mal, des mensonges et des veuleries ; nous sommes responsables des parasites, des opportunistes, des peureux, des traîtres, et nous aurons à payer pour tout, en buvant la coupe jusqu'à la lie. » (Sjouksine, réalisateur de films habitant Moscou, répondant à une attaque parue dans les Izvestia à son propos).

Récemment, le poète Alexandre Galitch a parlé de son ami Andreï Sakharov, dont on connaît la lutte incessante et vaillante pour les Droits de l'homme. On trouve son nom partout, dans des lettres innombrables, dans des appels multiples en faveur de personnes

qui ont été injustement attaquées, emprisonnées sans jugement, reléguées dans des asiles psychiatriques ou persécutées pour leurs opinions politiques ou leurs croyances religieuses contraires à la doctrine officielle. Certains des amis de Sakharov, en dehors ou au-dedans de l'Union soviétique, sont inquiets. « S'il permet que son nom soit ainsi constamment utilisé, se demandent-ils, son autorité n'en sera-t-elle pas dévaluée vis-à-vis de l'opinion mondiale ? Ne devrait-il pas être plus prudent ? » Galitch s'en est entretenu avec lui. Sakharov écouta, réfléchit un instant, puis répondit : « D'une certaine façon, je puis découvrir ce qui est important : mais qu'est-ce qui ne l'est pas ? Qu'est-ce qui me donne le droit de décider qu'un cas est plus important qu'un autre et que je devrais me taire ou parler ? Si je vois que quelque chose est inique ou si j'apprends que des êtres humains ont été injustement ou brutalement traités, alors je me dois de prendre position, même si l'opinion mondiale pense que c'est plus ou moins important. Chaque être humain qui souffre, voilà ce qui compte pour moi. »

### La chance de l'Occident

« La bataille idéologique va aller en s'amplifiant dans son intensité et dans ses répercussions géographiques, malgré ou plutôt à cause de la politique de coexistence pacifique. » Telles sont les paroles prononcées récemment par le secrétaire-général du parti socialiste de l'Allemagne de l'Est, Erich Honecker.

« Si tel est le défi lancé à l'Occident pour les années à venir, poursuit l'auteur norvégien, c'est sur ce terrain-là que la politique de détente actuelle peut nous être bénéfique. L'insistance avec laquelle le Kremlin réclame que l'Europe devienne un continent de paix nous donne, à nous autres Occidentaux, une chance nouvelle, pour autant que nous sachions la saisir. A Genève et à Vienne, à Helsinki et aux Nations unies, dans toutes les conversations au sommet entre l'Est et l'Ouest, nous avons l'occasion maintenant de nous battre sur le terrain idéologique privilégié des questions morales et spirituelles face à l'emprise tentaculaire du communisme mondial. Cette confrontation idéologique peut avoir lieu chaque fois que des questions pratiques se posent et qu'il faut les résoudre par des moyens pacifiques. Nous avons choisi ainsi l'occasion de pénétrer au cœur de l'enjeu idéologique d'aujourd'hui : les motivations des hommes, leur but de vie, les droits de l'homme, les valeurs morales universelles, les libertés fondamentales. S'il avait le courage de mener cette lutte avec

franchise, sans hésiter, l'Occident se trouverait bientôt en position de pointe. Non pas à la tête d'une offensive militaire ou politique, mais d'une bataille idéologique menée sur des points fondamentaux. Par contre, s'il accepte des compromis dans le domaine des Droits de l'homme et des libertés fondamentales, s'il ne comprend pas le sens du combat mené par les intellectuels soviétiques, l'Occident vendra pour un rien son héritage chrétien, croyant conserver ainsi son intégrité et sa liberté, alors qu'il les aura perdues.

« Cette confrontation idéologique ne sera pas plus facile pour nous qu'elle ne l'a été ou qu'elle ne l'est pour les Sakharov, les Bukowski, et des centaines d'autres qui, en dépit des persécutions dont ils sont l'objet, ont accepté de se battre pour obliger le pouvoir du Kremlin à respecter des vérités spirituelles et morales. Pour nous en Occident, cela nécessitera une égale mesure de courage, de réflexion profonde, de foi et de force spirituelle ; mais il nous faudra surtout un nouveau sens de responsabilité qui ne s'arrête pas aux barrières artificielles dressées par des rideaux de fer ou de bambou. »



La Winterthur-Accidents  
est toujours près de vous.  
Même à l'étranger!

**winterthur**  
accidents

Société Suisse d'Assurance  
contre les Accidents à Winterthur  
40, av. du Général-Guisan,  
8401 Winterthur



## Autour du monde avec le Réarmement moral

### Caux : visite de l'Emir de Kano

L'ouverture de la conférence de Caux a été marquée par la venue de l'un des plus éminents dirigeants musulmans du Nigéria, l'Emir de Kano, accompagné de plusieurs de ses frères. On sait que le Nigéria, le pays le plus peuplé d'Afrique, est composé pour plus de moitié de musulmans. Ceux-ci habitent la partie nord du pays, dont la ville principale est la cité millénaire de Kano. L'Emir,

qui viennent de présenter dans plusieurs pays d'Europe leur spectacle, *Chant de l'Asie*. « Les problèmes auxquels vous faites allusion, leur a-t-il déclaré, ne sont pas particuliers à l'Asie. Ils existent partout. Mais le fait de voir des nations, des races différentes travailler et vivre en harmonie comme vous le faites dans votre troupe est un exemple pour d'autres parties du monde. Puisse Allah bénir et diriger votre conférence et tout ce que vous allez entreprendre cet été. »



**A gauche : L'Emir de Kano en conversation avec des Africains à Caux. A droite : Les ambassadeurs de France et des Etats-Unis ainsi que plusieurs autres diplomates ont reçu à Genève les participants au cours de formation pour répondre à leurs questions concernant les institutions internationales**

### 200 jeunes de 25 pays

Deux cours de formation et de création sont organisés à Caux ; le premier, commencé le 13 juillet, a rassemblé 200 jeunes de 25 pays. La moitié des participants ont pris part à des séminaires qui leur donnent l'occasion de débattre avec des diplomates, des industriels, des syndicalistes, des universitaires. Les autres ont créé leur propre spectacle ou ont aidé à la réalisation, par des comédiens professionnels, de la pièce de Alan Thornhill et Hugh Williams *Return Trip* (Voyage de retour).

### Assemblée nord-américaine dans les Rocheuses

L'esprit du Réarmement moral se vivifie-t-il à l'air des montagnes ? Toujours est-il qu'à l'instar de Caux, les Indiens des tribus Sarcee et Stoney ainsi que les agriculteurs de l'Alberta ont choisi Banff, lieu de villégiature au cœur des Montagnes rocheuses canadiennes, pour organiser au mois de juin une conférence nord-américaine qui a rassemblé 380 délégués.

Les liens qui unissent les Indiens du Canada et le Réarmement moral remontent à de nombreuses années. C'est en effet en 1934, au cours d'une rencontre analogue, que Frank Buchman avait été fait « frère de sang » par le chef et patriarche Walking Buffalo. Lors de la conférence de Banff, les Indiens ont voulu réaffirmer leur association en recevant un nouveau frère de sang en la personne du médecin canadien

qui venait à Caux pour la seconde fois, a déclaré : « Nous sommes convaincus que le Réarmement moral a beaucoup à offrir à notre terre troublée. Si nous autres, en Afrique, pouvons contribuer à transmettre ce message au monde, nous sommes prêts à le faire. Pour que cette tâche puisse être menée à bien, il faut que beaucoup d'autres Africains viennent à Caux cette année. »

» Nous constatons, a ajouté l'Emir, que les conceptions du Réarmement moral sont très proches des enseignements de l'Islam. Ce que nous avons vu ici, ce que nous avons ressenti, va vraiment aider notre peuple, nous le croyons, à se rapprocher des hommes des autres religions, parce que le Réarmement moral peut s'appliquer à toutes les religions. »

L'Emir de Kano a exprimé sa satisfaction de rencontrer à Caux les jeunes Asiatiques

Paul Campbell, qui fut longtemps un proche collaborateur de Frank Buchman. Le chef John Snow, de la tribu des Stoney, lui conféra le nom *Nuage blanc* et lui présenta un calumet de paix (voir notre photo). Plusieurs chefs indiens ont pris la parole au cours de la rencontre. « Les lois ne sont pas suffisantes, a déclaré le chef Snow, pour guérir la discrimination et les préjugés ; il faut un changement d'attitude. Nous devons nous remettre à l'écoute du Grand Esprit. »

Le premier ministre du Canada, M. Trudeau, a adressé à l'assemblée un télégramme dans lequel il souhaite voir les efforts entrepris à Banff couronnés de succès. M. Frederik Kidd, député de Banff-Cochrane à l'Assemblée législative de l'Alberta, a souhaité la bienvenue aux délégués au nom du gouvernement provincial et de son premier mi-





**Le Dr Paul Campbell est sacré frère de sang par le chef Snow**

nistre. M<sup>me</sup> Waka Tipoki, venue de Nouvelle-Zélande, représentait le peuple maori. Un message a été envoyé à l'assemblée par des Lapons.

Une délégation de 26 Québécois anglophones et francophones formée d'hommes d'affaires, de syndicalistes, de représentants des professions libérales, d'étudiants et de deux présidents de comités de citoyens participait à la conférence.

Les Etats-Unis étaient représentés par 80 personnes venues de douze Etats. Un des membres de cette délégation, M. Richard Ruffin, de Richmond, a déclaré à la *Tribune de Caux* : « La conférence de Banff avait pour thème : le Canada et les Etats-Unis partenaires dans une tâche mondiale. On parle beaucoup dans notre pays de cette notion de partenaires surtout lorsqu'il s'agit des liens qui doivent nous associer à l'Europe. Mais nous constatons que nos relations avec notre plus proche voisin, le Canada, se sont détériorées en profondeur ces dernières années. Cela se manifeste en par-



**Deux Québécoises à la conférence de Banff**

**La chorale de Chant de l'Asie remercie le personnel de la cantine des usines Sulzer**



Rengfelt

**Deux Tibétains réfugiés en Suisse écoutent une Indienne de Chant de l'Asie**

ticulier dans l'Etat d'Alberta par un ressentiment contre l'emprise économique des Etats-Unis dans l'exploitation des nouvelles ressources pétrolières. L'Amérique du Nord, si elle veut trouver sa nouvelle mission dans le monde en cette période de transition que nous traversons, doit d'abord renforcer sa propre cohésion. La conférence de Banff a contribué à ce rapprochement. La rencontre a également permis une participation active des Indiens. Si nous voulons réaliser cette idée de « partnership », cela implique d'abord l'égalité, ensuite un engagement dans une tâche commune, enfin un égal sens des responsabilités. »

A l'issue de la rencontre une soixantaine de délégués se sont rendus par petits groupes dans une douzaine de villes canadiennes et américaines pour informer les dirigeants des deux pays des progrès réalisés.

### « Chant de l'Asie » à Winterthur

Winterthur, importante ville industrielle du nord de la Suisse, a réservé à *Chant de l'Asie* un accueil d'autant plus chaleureux qu'elle était la première ville helvétique à recevoir les jeunes Asiatiques. Organisé par plusieurs familles de la région, le séjour de la troupe permit une grande variété de contacts : visite des usines Sulzer et Rieter, qui ont rendu Winterthur mondialement célèbre, et entretien avec M. Egli, président de la Commission ouvrière de la firme Sulzer ; réunions à l'Institut de Technologie de

Winterthur et au Gymnase libre de Zurich, et, surtout, précieux échanges dans les quelque 50 foyers qui hébergèrent des jeunes Asiatiques.

La troupe fut également reçue dans un monastère tibétain de la région de Zurich, qui sert de lieu de ralliement pour les 800 réfugiés tibétains installés en Suisse depuis 1959. Au cours d'un goûter organisé ensuite avec un certain nombre d'entre eux, un lama devait dire aux membres de la troupe de *Chant de l'Asie* : « Ce qui nous a le plus impressionnés dans votre spectacle, c'est que vous nous avez appris à pardonner. Notre religion nous enseigne à oublier le mal que nous subissons et à être reconnaissants pour le bien qui nous est fait. Vous avez trouvé la façon d'apporter au monde la paix et la liberté. »

### Rencontre européenne à Luxembourg

Comme un joyau serti à la jonction de trois pays — presque quatre — le Grand-Duché de Luxembourg a une vocation naturelle à « faire » l'Europe.

Cette constatation a formé la toile de fond d'un week-end qui a rassemblé, en juin, 70 participants, venus notamment de Lorraine, de Belgique, d'Allemagne et du Grand-Duché, dans une demeure située non loin de Luxembourg.

Cette rencontre fait suite au passage de la troupe de *Chant de l'Asie* qui, à partir de la Lorraine, a rayonné dans la région.



Rengfelt



## Impressions du Mozambique

Au passage de la frontière, les combattants du FRELIMO nous fouillèrent complètement. Quelques instants plus tôt, des douaniers s'étaient livrés aux mêmes formalités. Quand je demandai la raison de cette double opération, le commandant FRELIMO me répondit : « Le gouvernement ne compte pour rien ; ici, c'est le peuple qui mène les choses. » Nous étions trois, venus de trois continents : un leader des Bantoustans d'Afrique du Sud dont la tribu s'étend également sur une partie du Sud-Mozambique et la Rhodésie de l'Est ; un secrétaire syndical brésilien, et moi-même, citoyen de l'Angleterre industrielle.

En arrivant à Boane, à 400 km de la capitale, nous avons trouvé tout un village qui chantait. C'était dimanche matin, et chacun, du grand-père aux petits-enfants, s'adonnait à un travail volontaire de défrichage en vue d'une culture collective. C'était leur contribution au nouveau Mozambique.

Au prochain village, des soldats en tenue léopard — hier combattants de la liberté — marchaient en une file indienne longue de 3 km, portant des outils dont ils auraient besoin pour défricher la brousse. Ces gens ordinaires du Mozambique, qui ont à cœur de développer leur pays encore largement sous-exploité, représentent le meilleur espoir du président Samora Machel.

Fils de pasteur et infirmier de profession, Samora Machel tient à souligner, tant par ses discours que par ses actes, que l'objet de son combat n'est pas la domination d'une seule race. Trois membres de son gouvernement sont des Blancs. « Nous luttons, affirmait-il peu avant l'indépendance, contre l'exploitation et contre le colonialisme. L'exploitation ne connaît pas de couleur. Elle peut habiter les Noirs comme les Blancs. Le moment est venu de lancer une campagne massive contre toutes ses formes. »

En écoutant les gens de Boane chanter, les rapports de députés britanniques revenant de Yougoslavie me revinrent en mémoire. C'était peu de temps après la prise du pouvoir par Tito. « Nous avons vu des gens construire des voies ferrées, racontaient-ils. On peut obliger des hommes à travailler, mais personne ne peut les forcer à chanter comme ceux que nous avons entendus. » Vingt-six ans plus tard, on chante peu en Yougoslavie, alors qu'un régime qui a

pris de l'âge s'efforce désespérément de lutter contre la corruption, les rancunes provinciales et une bureaucratie génératrice de ses propres privilèges. L'histoire du Mozambique sera-t-elle différente ? Beaucoup dépend de l'esprit de sacrifice de ses cadres.

L'un de ceux-ci, Antonio Araujo, nous a raconté pendant quatre heures quelles furent ses souffrances, et quel espoir l'anime maintenant. Il a été placé à la tête des quartiers anciennement dits « africains » de Lorenzo Marquès, en fait des bidonvilles où logent 450 000 des 600 000 habitants de la capitale. « Jusqu'à l'arrivée du FRELIMO, nous dit-il, j'étais un paria ; on me faisait comprendre sur tous les tons que je n'avais aucun rôle à jouer. Le FRELIMO vint et nous dit : « Nous ne construirons jamais sans vous le Mozambique que nous dési-

rons. » C'est pourquoi nous lui avons tout donné. »

Le leader de Bantoustan d'Afrique du Sud lui a alors parlé de la révolution qu'opérait le Réarmement moral dans son pays en changeant des Blancs arrogants et des Noirs débordant d'amertume ; le syndicaliste brésilien lui décrivit l'action menée par les dockers de son pays non seulement contre la contrebande dans les ports, mais aussi contre la corruption chez les hommes politiques. J'ai vu alors les yeux d'Araujo se remplir de larmes d'espoir et de joie. Le lendemain, il nous présenta à l'un des membres du comité central du FRELIMO, un homme qui a passé quatre ans dans les geôles portugaises, où mourut son meilleur ami. Ces hommes voient dans le Réarmement moral une manière concrète de susciter « l'homme nouveau » dont le Mozambique a désespérément besoin. Sans cet esprit-là, l'enthousiasme d'aujourd'hui et l'esprit de sacrifice que nous avons si souvent observés lors de notre visite, ne seront qu'une phase d'une période historique qui sombrera dans la désillusion.

Laurie Vogel

## CHYPRE (fin)

Nicosie est bientôt complètement encerclée par les Turcs, à l'exception de la route de Limassol, vers le sud. Nouvelle fusillade en pleine nuit. C'est la ruée des autos qui fuient la capitale. Je savais que c'était inutile. Avec l'aide d'un voisin, nous avons érigé une barricade sur la route, pour arrêter les gens et leur demander s'il ne feraient pas mieux de rester chez eux. Beaucoup ont suivi notre conseil, contribuant à freiner la panique.

Chaque jour, à plusieurs reprises, nous avons demandé à Dieu de nous éclairer, de nous montrer que faire pour assurer la cohésion des Grecs, qui étaient si divisés, et pour donner aux 10 000 Turcs restés au sud la certitude qu'ils ne risquaient rien. Avec le ministre de l'Intérieur, qui était un de nos amis, nous avons fait beaucoup de choses dans ces deux directions. Plus tard, il affirma que j'avais fait plus que n'importe qui d'autre pour l'aider dans sa tâche difficile. Mais je n'y étais pour rien. Je n'avais fait qu'obéir à la volonté de Dieu.

« Notre foyer doit redevenir un lieu où les gens viennent apprendre à changer » ; cette conviction intime s'imposa à nous, bien qu'elle soit difficile à réaliser dans de telles circonstances. Mais nous avons pourtant invité un soir 25 personnes — des Chypriotes très en vue — pour des rafraîchissements et

une réflexion commune sur la situation. A notre étonnement, tout le monde est venu : un député et un juge de Limassol, qui avaient fait 80 km en voiture ; un membre du gouvernement Sampson ; un haut-fonctionnaire du ministère de l'éducation ; le secrétaire privé d'un ministre ; qu'ils soient pour ou contre Makarios, ils vinrent tous, à la recherche de ce que Dieu attendait de notre pays meurtri.

Aujourd'hui, la Turquie occupe 40 % du territoire chypriote ; elle a mis la main sur 70 % des ressources naturelles et 90 % du potentiel touristique. Et 200 000 réfugiés dont un bon quart vit encore sous tente, attendent de rentrer chez eux.

Malgré ce tragique état de fait, nous restons persuadés qu'il existe encore un chemin menant au pardon mutuel et à la réconciliation. Une Chypre unie, dont tous les réfugiés seraient revenus chez eux, qu'ils soient Grecs ou Turcs, aiderait aussi la Grèce et la Turquie à trouver leur vraie place dans l'avenir de cette partie du monde.

Si ma femme et moi sommes ici à Caux, c'est que nous croyons fermement que le problème chypriote ne sera pas résolu sans le Réarmement moral. La lutte pour le changement des hommes et de leurs mobiles de vie doit continuer jour après jour, dans la liberté comme dans les outrages, dans la paix comme dans la guerre. C'est notre seule garantie pour un monde de paix, de sécurité et de liberté.



**Kramer Kramer Kramer**  
 Kramer SA  
 Grand-Rue 54  
 Tél. (021) 61 61 61  
 1820 Montreux

Place Hôtel-de-Ville  
 Tél. (021) 51 32 32  
 1800 Vevey



Articles souvenirs  
 Papeterie  
 Machines à écrire  
 Calculatrices électroniques de poche et de table

**PITTELOUD CLARENS**

Envois pour tous pays de petits fromages et de chocolats suisses

**COIFFEURS**

Coiffure-Parfumerie **ELLE et LUI**  
 I. Fontana, maîtrise fédérale  
 Grand-Rue 74 Tél. 62 43 22

**Glion - Coiffure**  
 Dames - Messieurs  
 Marcel Favre Tél. 61 34 14



**Ed. SUTER S. A.**

Viandes

Charcuterie

Conserves

**Villeneuve - Montreux**

Depuis 100 ans  
 au service de la qualité

**LA RÉGION DE MONTREUX**



**VOUS ACCUEILLE**

**PHOTO STUDIO 5**



marcel lerouge photographe

Grand-Rue 42  
 1<sup>er</sup> étage  
 Tél. 61 27 78



**AUDI - NSU**

**GARAGE DE BERGÈRE VEVEY**

J.-L. Herzig Tél. 51 02 55

TÉLÉPHONE

*Mérinat*

**ÉLECTRICITÉ**

Entreprise d'installations  
 Maîtrises fédérales  
 Concession « A » des PTT

Avenue Paul-Cérésolle 12  
 1800 Vevey

**BORNAND**  
 64, Grand-Rue MONTREUX

**CERTINA**

# Son extraordinaire longévité est la seule chose qui puisse freiner la demande de la Zenith Defy.

Son solide boîtier en acier inoxydable de premier choix sert de coffre-fort à un mouvement à haute fréquence (28 800 alternances par heure) qu'il protège à jamais des chocs les plus dangereux, grâce à un système de suspension l'entourant d'un cercle amortisseur. Cet ouvrage d'une technique micro-mécanique poussée à son extrême comprend aussi un verre minéral résistant aux rayures, solidement ancré dans l'acier. Il maintient à l'extérieur tout ce qui est indésirable à l'in-

térieur, surtout l'eau et la poussière.

Mais comme toute montre Zenith, la robuste Defy n'a reçu son nom que lorsque le dessin de son cadran fumé, la sobriété recherchée de ses aiguilles et sa lunette polie furent parfaits.

Ils s'harmonisent avec élégance et les éléments d'acier

du bracelet, une exclusivité Zenith, sont assemblés avec une telle précision qu'il s'adapte au bras avec autant de souplesse que le cuir.

Le représentant Zenith le plus proche vous en dira volontiers davantage sur cette pièce maîtresse de Zenith. Même s'il sait qu'après la Defy, vous n'achèterez plus jamais de montre.

Modèle reproduit  
réf. 01 0210380. Acier.  
Suspension du mouvement  
brevétée. Automatique.  
Étanche. Changement ultra-  
rapide de la date. Verre  
minéral trempé. Bracelet ex-  
clusif. Se fait aussi en  
montre pour dames. Autres  
modèles avec jour  
et date.  
A partir de Fr. 370. —



## ZENITH

The quality goes in before the name goes on.